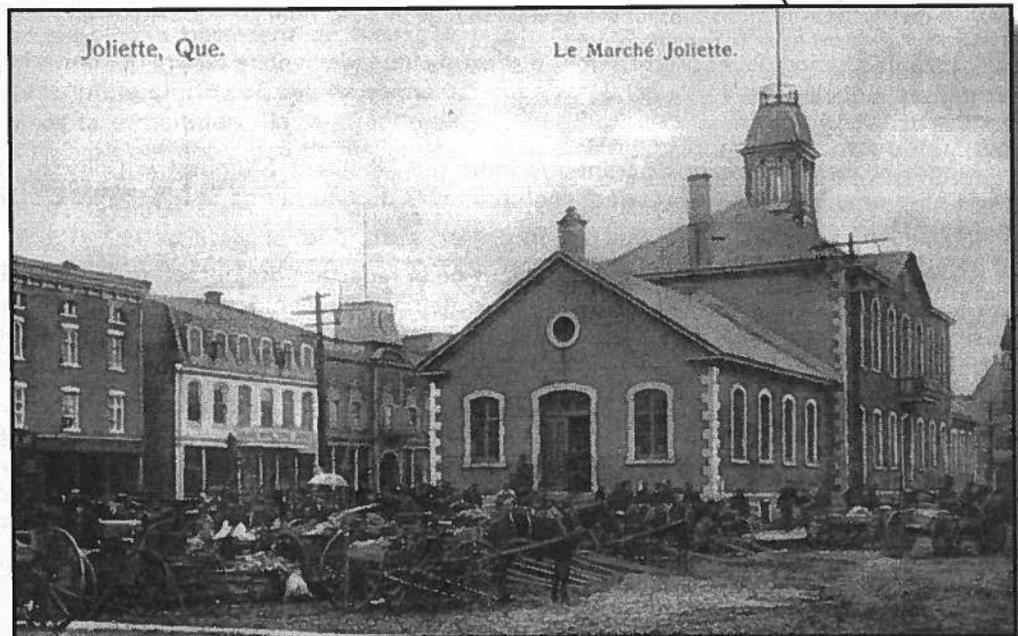


le *Messenger*

SHJ
DE LANAUDIÈRE

VOLUME 1 • NUMÉRO 1

**Bulletin de la Société d'histoire
de Joliette – De Lanaudière**



***Colligite fragmenta ne pereant
Ramasser les parcelles avant
qu'elles ne se perdent***

COMITÉ DE RÉDACTION

- **Marc Laporte**
- **Ginette Joly**
- **Claire L Saint-Aubin**



CHAMBRE
DES
COMMUNES

Pierre Paquette

Député de Joliette



420, rue de Lanaudière
Joliette (Québec)
J6E 7X1
Tél. : (450) 752-1940
Télécopieur (450) 752-1719
Sans frais : 1-800-265-1940
paquette@megacom.net

Bureau 378
Édifice de la Confédération
Chambre des communes
Ottawa (Ontario) K1A 0A6
Tél. : (613) 996-6910
Télécopieur (613) 995-2818
paquep@parl.gc.ca

www.pierrepayette.org



Pourquoi Le Messenger ?

Si nous avons baptisé notre bulletin *le Messenger* c'est tout simplement pour rappeler aux passionnés d'histoire, que vous êtes tous et toutes d'ailleurs, que le premier journal imprimé chez nous dans notre patelin, avec un premier numéro publié le 7 juillet 1863, avait pour nom LE MESSAGER DE JOLIETTE.

Le conseil d'administration de la Société a donc eu l'excellente idée de faire revivre ce nom, très joli soit dit en passant, avec un bulletin qui sera publié trois fois par année, et que l'on offrira gratuitement à chacun des membres de la Société.

Ce sont Isidore et Norbert Lussier de Saint-Hyacinthe qui établirent à L'Industrie (Joliette) la première imprimerie et le premier journal. Ils étaient copropriétaires du Courrier de St-Hyacinthe. C'était l'époque primitive des presses à bras.

C'est M G Languedoc qui était responsable au début de la rédaction du journal, mais il quitta son poste quelques mois plus tard pour devenir conseiller de la Reine à Québec. Son successeur fut Paul de Cases, lequel devait à son tour tirer sa révérence en août 1865, remplacé par M T A Bernier. Le Messenger a cessé de publier en novembre 1865, suite à des difficultés d'ordre politique. Notre *messenger* ne devrait toutefois pas connaître les mêmes ennuis.

Le journal a occupé divers immeubles de Joliette durant sa trop courte existence. Lors de sa fermeture, il avait pignon sur rue dans la maison de monsieur L T Groulx, située au coin des rues Notre-Dame et Saint-Paul, près de la Place du Marché.

Marc Laporte

Voici donc la première édition de notre *messenger moderne* en espérant qu'elle vous plaira.



Photo de la page frontispice
Le Vieux Marché de Joliette
construit en 1874 et démoli en 1963

Parmi les chroniques que vous retrouverez à l'intérieur de chaque bulletin, il y aura celle de Ginette Joly membre du conseil d'administration de la Société. Ginette couchera sur papier un résumé de certaines conférences qui ont plu aux membres. Pour cette première édition, il sera question de la récente conférence de Mme Michèle Picard antiquaire. Ceux et celles qui ont raté le rendez-vous de septembre dernier, liront sûrement avec grand intérêt le compte-rendu de Ginette.

Mme Monique Picard, antiquaire a débuté sa conférence en nous donnant une définition de l'antiquité. C'est un objet qui a, au minimum, 100 ans. C'est également un objet fait main fabriqué avant 1850.

On retrouve dans les écrits datant de 1753, toujours selon Mme Picard, que dans les campagnes d'ici les habitants sont plus à l'aise que les artisans en France, en ce sens qu'ils possèdent de bien plus beaux meubles. C'est à cause des corporations d'artisans qui interdisent aux artisans, s'ils ne sont pas membres de la corporation, la fabrication de meubles. Les Français ont donc peu de lits, pas de table, et dorment sur des paillasses. Ce fut ainsi jusqu'à la fin du 19^e siècle. Dans la colonie, ici, on défrichait la terre et utilisait le bois pour se fabriquer des meubles.

Concernant les meubles anciens que l'on retrouve aujourd'hui au Québec, on ne sait toujours pas qui les ont fabriqués. On sait qu'avant le mariage il y avait les jeunes filles qui amassaient toutes sortes de choses afin de se présenter au futur époux avec un trousseau, alors que les jeunes hommes faisaient des meubles. Mais il y avait aussi des femmes qui en faisaient, notamment les Sœurs de la Miséricorde.

Le premier meuble que l'on retrouve chez l'habitant canadien c'est le coffre. On aura par la suite des tables faites en simples planches, puis des tables à tréteaux avec des bancs. Les notables pour leur part, s'approvisionnaient en Europe, boudant les meubles des habitants. Les premiers ébénistes ont fait leur apparition chez nous vers 1650. Ils fabriquaient des meubles pour les églises, et à l'occasion pour les notables.

Au moment de la conquête il y avait environ 60,000 personnes en Nouvelle-France. Chaque maison

abritait de grosses familles. Mais ces maisons ont été détruites et brûlées lors de cette conquête. On comprend aujourd'hui pourquoi on retrouve peu de meubles datant du régime français. Vers 1780 la population a recommencé à faire des meubles. Des loyalistes arrivés vers 1785, on retrouvait des ébénistes, et ces derniers allaient influencer la fabrication des meubles d'ici. Bien sûr les canadiens-français continuaient de travailler selon la tradition, mais l'élite commençait à se tourner vers nos voisins du sud. C'est le style Louis X111 qui est le plus présent. On pense à l'armoire à pointes de diamant.

Nos ancêtres peignaient souvent leurs meubles, sauf les coffres qui étaient rarement décorés. Dans les années soixante la tendance était au décapage jusqu'au bois avec l'aide de produits puissants. Aujourd'hui les produits sont aussi efficaces, mais plus doux. On veut conserver la première couche de peinture d'origine. La valeur de la pièce devient alors plus grande. Il faut toutefois être vigilant quand on visite un antiquaire.

Les tables les plus anciennes sont celles à barrière et à entretoise rectangulaire. On commence à fabriquer les armoires autour de 1780. Les premières sont faites comme des coffres debout. Les armoires les plus anciennes auront une porte par-dessus le cadre et des peintures extérieures. Souvent, elles ont aussi de petites fantaisies décoratives. Vers 1830 les armoires à panneaux levés obtiennent la cote, et vers 1880 on retrouve les armoires à panneaux plats.

En ce qui a trait aux chaises, disons que les plus répandues sont les chaises d'esprit Louis X111, les chaises à fond de babiche, et les chaises d'esprit américain.

Les berçantes sont populaires également, surtout le style Boston. Le Québec est sans doute l'endroit au monde où on en retrouve davantage selon Mme Picard. Il ne faut pas oublier non plus le banc-lit qui servait de lit d'appoint pour les visiteurs. Quant aux commodes, on retrouve les simples à partir de 1830-1840. Elles seront dotées d'un miroir vers la période industrielle, soit 1850.

Mme Picard termine en disant que lorsqu'on parle d'antiquités on ne parle pas que de bois. On utilisait en effet la laine provenant de vieilles couvertures, de la corde à vadrouille et des bas de soie. On en faisait des tapis. Ces pièces sont très recherchées aujourd'hui. On fabriquait également des catalogues, tapis crochetés, et tressés. Ce sont des antiquités qui nous parlent à leur façon de nos ancêtres.

Si on jette de plus un regard sur les jouets du temps, disons que les plus populaires étaient les poupées et les chevaux de bois. Mais la plupart des jouets, à l'époque, provenaient d'Allemagne.

Ginette Joly



Capsules d'histoire

Marc Laporte

Le 2 octobre 1907, un groupe de religieuses provenant de Saint-Hyacinthe, les sœurs adoratrices du Précieux-Sang, s'installe à Joliette, à l'intérieur d'un monastère situé dans Saint-Charles-Borromée près de la rivière, et qu'avait fait construire Mgr J A Archambault premier évêque du diocèse de Joliette. La première supérieure du cloître fut Mère Saint-Jean-de-la-Croix. Aujourd'hui le monastère est toujours là, sur la rue Saint-Charles, et est habité par les Moniales Bénédictines.



C'est le 13 octobre 1935 que se sont installés à la Maison Querbes érigée sur la rue Papineau angle St-Charles à Joliette, les Clercs de Saint-Viateur, afin d'y administrer la nouvelle paroisse du Christ-Roi. Le premier curé de cette paroisse fut le père Lorenzo Gauthier.



Les Clercs de Saint-Viateur avaient fait construire cette imposante bâtisse de trois étages afin d'y recevoir les personnes désireuses de se recueillir pour une retraite fermée. Mais comme il y avait au rez-de-chaussée une grande chapelle de 620 places, on décida de l'utiliser comme église paroissiale pour les fidèles habitant le tout nouveau Christ-Roi. Elle servit ainsi de temple pour ces paroissiens jusqu'à ce que ces derniers se dotent d'une église bien à eux, laquelle fut construite angle Papineau et Ste-Anne (église actuelle), les travaux se terminant en août 1953.



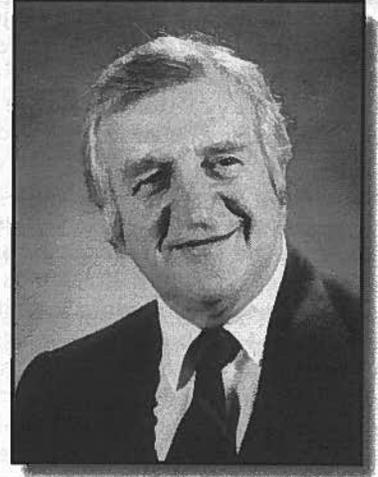
Le 15 octobre 1903, Joliette vit une série de vols qui sont tous perpétrés de la même manière. En effet les voleurs ont pénétré, durant la nuit, dans la chambre de citoyens connus, pour fouiller leurs pantalons laissés sur une chaise, et se sauver avec l'argent trouvé dans ces vêtements. Plongés dans un profond sommeil, les victimes n'ont rien vu et rien entendu. Ainsi le dr J C Bernard a été soulagé de 12.40 \$, le notaire Lavallée de 6 \$, le dr. Barole de 10 \$, et le dr J P Laporte de 8.50 \$.

Nous avons l'intention également de parler abondamment de nos doyens et de nos doyennes à l'intérieur de ce bulletin. Ainsi lors de chaque édition on pourra *mieux connaître* certaines personnes qui ont marqué à leur façon l'histoire de notre communauté. Pour cette première édition nous avons pensé à... *M Maurice Lévesque.*

Mieux connaître...

Maurice Lévesque

Marc Laporte



J'imagine que très peu de gens demeurant dans la grande région joliettaine ignorent qui est Maurice Lévesque, cet homme qui a œuvré à la ville de Joliette durant plus de cinquante ans, soit de 1918 à 1988, et qui fut le directeur général de cette municipalité durant trente et un ans.

Mais je suis convaincu par contre que plusieurs ne savent pas que cet homme qui fête en ce mois de novembre 2003 ses quatre-vingt quatre ans, et qui est toujours dans une forme incroyable, fut l'idole des sportifs de chez nous durant les années quarante et cinquante. Mais oui! Maurice –*la pelote*– Lévesque, comme on l'appelait, fut l'orgueil des Joliettains et Joliettaines durant cette période, comme devait l'être plusieurs années plus tard Marcel Bonin.

Maurice est né à Joliette en 1919. Son père avait pour prénom Alfred et sa mère était Yvonne Perreault: «Des Perreault de Saint-Ambroise», devait-il lancer lors de l'interview qu'il a accepté de nous accorder. En 1928, Maurice quitte toutefois Joliette pour la région de Jonquière car son père qui

travaille pour le Canadien National est invité par son employeur à aller besogner dans ce coin du Québec durant quelques années. Les Lévesque reviendront à Joliette en 1932; mais c'est lors de ces quatre années passées dans ce coin du nord québécois où il a trouvé qu'il faisait très froid et où la neige est abondante, que Maurice fera connaissance avec le hockey et qu'il tombera amoureux de ce sport. Il se rappelle que les gars jouaient à l'intérieur d'une arène de bois à Kénogami, et qu'ils étaient de très bons joueurs.

Il débuta dans le hockey comme gardien de buts. Toutefois son coup de patin qui était supérieur à la moyenne, allait voir Maurice être rapidement converti en ailier. Il croit que cette facilité qu'il avait de patiner lui venait de son père, lequel était connu comme un patineur très élégant qui attirait les regards lorsqu'il envahissait le soir la fameuse plateforme du Parc Renaud où tous les adeptes du patin se retrouvaient. Maurice explique qu'à l'époque il n'y avait pas d'usine de filtration, alors on convertissait ce parc en patinoire l'hiver.

En 1938 M Lippé l'embauche à la Ville de Joliette en tant que responsable des compteurs électriques. Il devra suivre des cours à Montréal, ce qui lui permit d'apprendre l'anglais. En même temps George-Étienne Pauzé l'invite à faire partie d'une équipe junior de hockey, *Le Restaurant Denis*. Il y rencontrera Bob Marion, les frères Lowe et Roger Goulet, un défenseur de qualité qui évoluait pour le Château Windsor. En 1939, le sportif Joe Zaien qui a remarqué ses talents, lui demande de joindre les rangs de son équipe *Les Cyclones de Joliette* qui oeuvrera sur le plan provincial. C'est là qu'il allait devenir une véritable vedette. Arborant le numéro-9, celui qu'a immortalisé Maurice Richard avec les Canadiens, Maurice se mettra à enfile des buts à profusion aidant son équipe à tout balayer au Québec. Il se rappelle de la défaite (8-6) qu'on avait infligée au Royal de Montréal dans les séries de la Coupe Allan. Les journaux du temps parlaient abondamment de cette étonnante formation de Joe Zaien, dirigée par M Debonville. Le journaliste bien connu à l'époque, Zotique Lespérance, avait même vanté notre Maurice, le décrivant comme l'un des plus beaux patineurs que le Québec avait produits. Les dépisteurs de plusieurs équipes professionnelles épiaient son travail sur la patinoire. Maurice a poursuivi sur sa lancée jusqu'en quarante-trois. Et puis il y a eu la guerre. La ville de Joliette jugeant que le travail de Maurice comme électricien responsable des compteurs était essentiel pour le bien-être de la communauté, avait réussi à l'exempter de la guerre. Par contre le tout devait l'empêcher de se rendre aux Etats-Unis, ce qui le priva d'un possible contrat comme hockeyeur avec l'équipe de Washington de la ligue Américaine qui voulait le mettre à l'essai. Maurice dit toutefois qu'il n'a pas de regret. Il a quand même joué à Québec durant cette guerre, puis à Joliette par la suite dans la ligue sénior, avec les Sutherland, Bourassa, Perreault, Bacon et plusieurs autres. À son retour de Québec, il est important de le souligner, Maurice allait épouser Suzanne Wodon qui lui donnera 6 enfants (quatre filles et deux garçons). Tous sont vivants. Il dit être fier d'eux.

Maurice a également joué à la balle-molle, puis au baseball sous la gouverne de Albert Laurin et Léo Clermont. Les matchs avaient lieu à ce moment au

vieux stade angle Papineau et St-Charles. Au début des années cinquante il devient président et directeur-général des Castors de Joliette de la défunte ligue sénior des Laurentides. «Je n'étais pas un expert en baseball, de dire Maurice, mais j'étais très populaire à Joliette à cause de mes exploits passés en hockey, alors Champlain Lépine, Antonio Barrette et Grégoire Perreault me demandèrent de prendre l'équipe en main afin d'attirer les foules au nouveau stade que l'on venait de construire au bout de la rue Garneau angle Sainte-Anne». L'équipe obtint beaucoup de succès avec Maurice et les Américains qu'on avait embauchés. Il se rappelle s'être rendu à Boston pour faire signer le grand Jack Halpin, celui qui a fait les beaux dimanches de centaines et centaines de sportifs. Maurice était chef du service d'électricité de la ville à ce moment. L'aventure se termina en 1955. Maurice ne mettait pas fin pour autant à son amour pour le sport. Il continua à faire du patin, et aussi du ski. En fait Maurice chaussa les patins jusqu'à l'âge de quatre-vingt ans environ, alors qu'une mauvaise chute au Centre Marcel-Bonin, le blessa à une épaule et le força à ranger ses patins pour de bon.

Maurice Lévesque, comme directeur général de la ville de Joliette, a servi sous 12 maires et plus de 100 échevins, ce qui est peu banal on en conviendra. Il fut aussi président de la Société d'Histoire de Joliette en 1970, succédant à Camille Roussin. Il demeura à ce poste durant environ quatre ans.

Ses plus beaux souvenirs? Tout d'abord en 1940 (il était au début de la vingtaine) alors que les frères Pouliot qui opéraient un commerce de grossiste angle Ste-Anne et Baby, l'amènèrent à New-York pour le remercier de ses prouesses sur patins. Puis lorsqu'il conseilla à des gens de Firestone, de venir établir leur usine à Joliette. Il savait que ces gens cherchaient un endroit où ériger leur usine. Il les rencontra donc, lui qui parlait un très bon anglais, et réussit à les convaincre. Le député Antonio Barrette acheva le travail.

Voilà un côté de Maurice Lévesques qu'on a voulu vous faire connaître.

NOUVELLES DE LA SOCIÉTÉ

Cette chronique sera rédigée par Mme Claire L Saint-Aubin responsable des archives à la Société. Elle parlera du travail effectué par la Société afin de lui donner plus de visibilité, des projets actuellement en chantier, et de façon générale des membres. Voici donc la première chronique de M^{me} Saint-Aubin.

Depuis quelques années de nombreux travaux ont été réalisés à la Société au chapitre des archives. L'état général des fonds a été publié par un archiviste professionnel; des bénévoles ont enregistré environ 5,350 volumes, 1,492 périodiques, 975 photos de la ville de Joliette, en plus d'une centaine de photos numérisées concernant le livre sur la toponymie de la ville. Plus de 200 photos d'églises (intérieur et extérieur) de presbytères et de maisons d'éducation ont été numérisées. Des dossiers historiques ont été classés dans des chemises anti-acide pour une plus grande protection. Tout ceci grâce à des projets tels que *Lutte contre la pauvreté*, *Carrière-Été* et *Les Archives nationales du Québec*.

Dans le cadre du Centenaire du Diocèse de Joliette et du 75^e de la Société d'histoire de Joliette - De Lanaudière, nous présenterons une exposition de photos des églises du diocèse au Musée d'art de Joliette du 30 mai au 26 septembre 2004. Cette activité sera offerte grâce à une subvention du Conseil régional de développement Lanaudière, l'entente spécifique de la culture et des communications, et de l'Évêché de Joliette.

Un autre projet d'envergure: écrire l'histoire de Joliette à travers les noms de ses rues à partir des règlements généraux de la ville. Nos archives nous aident à cet effet. Nous sommes quand même à la recherche de partenaires pour réaliser ce volume qui sera offert à la population de Joliette à l'occasion de notre 75^e anniversaire.

Nous offrons également, depuis quelques années, des conférences mensuelles, soit à tous les 4^e jeudis du mois. Ces conférences ont lieu à l'Hôtel de Ville de Joliette et elles traitent de sujets touchant l'histoire de la région.

La Société participe également aux Journées de la Culture à Joliette, et elle fait partie de la Table de concertation des Sociétés d'histoire de Lanaudière, et du Conseil régional de la culture qui épaula ses projets.

Nous sommes présentement un peu plus de 100 membres, et remercions ces personnes qui croient en l'histoire et en la protection du patrimoine. En terminant je souhaite que la Société d'histoire trouve finalement un local adéquat où il sera possible pour les membres de discuter entre eux et de consulter confortablement nos archives.

Claire L Saint-Aubin

PS. - Un rappel aux membres, c'est le temps de renouveler votre adhésion à la Société pour l'année 2004. Le coût est de 20\$ pour une personne seule, et 30\$ pour un couple. À cet effet on rejoint notre trésorière Françoise Ducharme, ou notre responsable aux archives M^{me} St-Aubin.

Pouvez-vous identifier la photo ci-dessous ?



**Faites travailler votre mémoire
et faites-nous connaître votre réponse**

**Marc Laporte 756-6016
Courriel : laporte.marc@sympatico.ca**